

Corpus philosophique/littéraire n°3 : Nussbaum et Frégni

Martha Nussbaum, *L'Art d'être juste*, texte 3

Le spectateur qui imagine avec force ne ressent pas seulement compassion et sympathie, mais aussi peur, chagrin, colère, espoir et certaines formes d'amour. Il semblerait étrange d'omettre ces émotions : Smith (et moi à sa suite) soutient qu'elles sont immédiatement suscitées par les pensées que nous entretenons naturellement à propos de ce que vit la personne qui se trouve sous nos yeux. Elles font partie de l'équipement grâce auquel nous prenons conscience de ce qui se passe. Les réactions des spectateurs ne sont pas des attitudes qu'ils adopteraient volontairement, ce sont de véritables émotions ; et Smith croit manifestement qu'il est important pour la vie du citoyen qu'il cultive les émotions appropriées. Les émotions appropriées sont utiles pour nous montrer ce que nous pourrions faire, et elles ont également une valeur morale intrinsèque, en tant que reconnaissance du caractère de la situation présente à nos yeux. En outre, elles motivent l'action appropriée. [...] Il faut maintenant observer que, tout au long de cette discussion, Smith utilise la lecture littéraire (et les spectacles théâtraux) pour illustrer l'attitude, et les émotions, du spectateur impartial. Smith attache une importance considérable à la lecture comme source d'orientation morale. Son importance vient du fait que la lecture est, de fait, une construction artificielle du spectateur impartial, qui nous conduit de manière agréable à adopter l'attitude qui convient à un bon citoyen et à un juge. Tandis que nous lisons, nous sommes des participants immergés et profondément impliqués dans l'intrigue, et pourtant, nous ne savons pas concrètement où nous nous trouvons dans cette scène. Nous nous préoccupons pour Louisa et Stephen Blackpool ; nous nous identifions partiellement à eux et pourtant, nous n'avons pas l'émotion particulièrement intense et souvent confuse qui naîtrait de l'idée que c'est vraiment notre vie qui est en jeu dans un cas ou dans l'autre. Cela signifie aussi que nous n'avons pas de préférence : nous pouvons partager les sentiments de Louisa et de Stephen à la fois d'une manière plus équilibrée que chacun d'entre eux, précisément parce que nous sommes en même temps tous les deux et aucun d'eux. De nouveau, il existe bien des lecteurs, avec des histoires personnelles différentes et les lecteurs judicieux peuvent utiliser les informations personnelles dont ils disposent. (C'est pourquoi, idéalement, le processus de la lecture doit être complété par une conversation entre les lecteurs).

L'art d'être juste, Paris, éd. Flammarion, coll « Climats », 2015 p. 159-161

René Frégni, *Minuit dans la ville des Songes*

L'auteur, ancien cancre et voyou errant dans la ville de Marseille pendant sa jeunesse, emprisonné pour ne pas avoir rempli ses obligations militaires, raconte comment son codétenu, un bandit Corse, lui a fait découvrir le pouvoir de la lecture, grâce à un aumônier qui lui apportait un livre par jour. Lui qui n'avait jamais lu s'est mis à dévorer les livres, ce qui a bouleversé sa vie et l'a transformé quelques années plus tard en écrivain.

Je tenais dans les mains un petit livre de poche, dont le titre, *Colline*, me frappa par sa sobriété. Sur la couverture, un homme, une poignée de chèvres, un chemin... J'ouvris le livre. Je trouvai les premiers mots très simples, les phrases brèves. L'histoire commençait dans les collines, sur les plateaux déserts des Basses-Alpes, où j'avais passé les plus beaux étés de mon enfance.

Je retrouvais le silence des villages, à trois heures de l'après-midi, sous la chaleur torride, l'odeur des pierres calcinées, celle du thym, très forte. On avançait dans un pays

sauvage, inquiétant. Les Bastides Blanches étaient un hameau perdu à l'écart des routes. Dans ces trois maisons, un vieillard délirait dans son lit, il tirait des serpents de ses doigts et les jetait par terre. Un chat noir traversait la place, une fontaine cessait de couler, un fou couvert de boue criait sur cette terre de lumière et de vent. Des cloches sonnaient quelque part, sous une brume de chaleur...

De temps en temps je relevais la tête, sur le mur, à un mètre de mes yeux, je ne voyais que ces ruines plus blanches que des os, au milieu des collines. Je voyais le chat noir, la fontaine, et j'entendais le vent siffler sur ces déserts.

Bientôt, il n'y eut plus de murs autour de moi, j'étais sur ces chemins, dans ces hameaux abandonnés, je sentais la chaleur sur mes épaules et la lente infiltration de l'inquiétude...

Jamais je n'avais ressenti une chose pareille, en lisant. Je regardai sur la couverture le nom de l'auteur, Jean Giono... Par quel tour de magie cet homme m'emportait dans le sud brûlant où j'avais grandi. Mon corps était traversé de bruits, d'odeurs, de silences, de souvenirs, d'émotions...

Quand le clairon sonna, dans une cour lointaine, et que l'ampoule s'éteignit derrière son treillis métallique, j'avais terminé la lecture de *Colline*. C'était la première fois que je lisais un livre en un seul jour. Si l'on m'avait donné ce livre trois mois plus tôt, je ne l'aurais même pas ouvert, je venais de le dévorer.

La journée précédente avait duré cinq ans, celle-ci avait filé comme la lumière et le vent. Chaque mot que j'avais lu avait aboli les barreaux, les murs, la cour de la prison.

J'étais assis sur une planche, dans une obscurité totale, je compris soudain ce qu'étaient la lecture, la puissance colossale des mots. Cette journée allait déterminer le reste de ma vie, ce voyage infini vers les mots. Au fond de ce puits d'ombre, j'étais un évadé.

[...]

Je n'étais jamais seul, quelqu'un était dans ma poche puis dans ma main, avec qui je dialoguais, un compagnon de route. Je veux parler de tous ces écrivains qui furent mes professeurs. J'ai évoqué Giono, Dostoïevski, Rimbaud... Tant d'autres qui vinrent bouleverser le cours de mon existence. J'allais devant moi, sans programme scolaire, projets de lecture.

Je lus tout ce que les hasards de la route mirent entre mes mains et chacune de ces lectures allaient façonner ma vie, la réinventer, comme les immenses blocs de pierre qui tombent des montagnes, transforment et orientent le cours d'une rivière.

J'étais redevenu un vagabond, mal rasé, hirsute, un vagabond de mots dans un voyage de songes.

Minuit dans la ville des Songes, Paris, éd. Gallimard, coll. Folio, 2022, p.68-70 et p. 160-161